

Poésie/première

Poésie & Littérature

Michel Herland

L'Homme qui voulait peindre des fresques *

Olivier Larizza

L'un de mes meilleurs souvenirs de Martinique, où j'ai flambé dix ans de ma vie sous le *sunlight* des tropiques, reste le café philosophique du Lina's le mardi soir à Fort-de-France. En septembre 2006 – cela ne nous rajeunit pas – je revenais sur mon caillou grandiose après une année passée en congé de mon poste de maître de conférences à l'Université des Antilles-Guyane (UAG), année durant laquelle j'avais fait de l'édition à Strasbourg. De retour sur l'île, je m'installai au 12 rue Blénac, en parallèle de la rue Victor-Hugo, où se situe le Lina's ; et un mardi vers vingt heures, je fis la connaissance du petit cercle d'intellectuels locaux qui perpétuaient cette tradition assez ancienne du café philo foyalais : il y avait là Pierre Pinalie (créoliste importé), Roland Sabra (créateur du site culturel madinin-art.net), Thierry Michalon (universitaire juriste) et Michel Herland (professeur d'économie à l'UAG). À ces piliers s'agrégeaient d'autres personnages plus *rock'n roll* – je pense à Gigi et son invariable canette de Sprite – et des participant(e)s-surprises qui ajoutaient au charme de ces soirées. Elles brillent dans mon esprit de tout l'éclat sépia & mordoré que la nostalgie confère aux instants bénis de l'existence...

Michel Herland, quand il venait, toujours accompagné de sa délicieuse femme Nicaise, s'exprimait en économiste humaniste. Il avait déjà à son actif plusieurs essais marquants, notamment autour des théories de John Maynard Keynes, et il publia cette année-là (2006 donc) *Lettres sur la justice sociale à un ami de l'humanité*, dont il fit à l'UAG une présentation efficace, sans notes, pendant plus de deux heures. On ne soupçonnait pas – je ne soupçonnais pas – que derrière le penseur couvait (ou se dissimulait) un véritable écrivain qui tenterait par la suite de s'illustrer dans les trois genres-rois que sont le roman, le théâtre et la poésie. On n'en voit pas beaucoup de cette trempe-là.

Son dernier livre, qui est aussi son onzième ou douzième, s'intitule *L'Homme qui voulait peindre des fresques*. Il vient comme en couronnement de son

* Michel Herland, *L'Homme qui voulait peindre des fresques*, Andersen, « Poésia », 2023, 136 p.

parcours littéraire en ramassant, en condensant dans *l'fracassable noyau de lumière*¹ qu'est la poésie, quarante années d'exils, d'amours et de regards tous azimuts sur le monde amer qui se délite sous nos yeux. Né en 1945 à Toulouse, longtemps provençal, Michel Herland a en effet beaucoup voyagé (États-Unis, Canada, Australie, Italie, Maroc, Liban...) tout en étant en poste dans plusieurs universités françaises (Paris-Dauphine, Aix-Marseille). Il travailla également à l'étranger. Il enseigna en Californie, au Sénégal, à Madagascar. Il fonda et dirigea au Vietnam un centre de formation à la gestion. Il fut vice-recteur de Nouvelle-Calédonie. Il coule aujourd'hui une retraite fertile à Case-Pilote, en Martinique, son port d'attache depuis deux décennies, où il *orphéise* à l'ombre des grands cocotiers de son jardin.

De sa plume parut ainsi en 2018, à Fort-de-France, un recueil de haïkus. Puis en 2020, en Roumanie, à Iasi – ville tragiquement connue pour l'épouvantable épisode des trains-étouffoirs de la Seconde Guerre mondiale –, un recueil bilingue de trente-sept poèmes proches du sonnet ou de la poésie néo-classique. L'amour et le désir, l'exotisme et les chagrins de l'Humanité y tenaient déjà le haut du pavé, mais s'y dessinait aussi un imaginaire de la courtoisie médiévale. Cette anthologie franco-roumaine étant quasi introuvable en France, l'auteur a tenu à en reprendre dans *L'Homme qui...* quelques pièces, dont ce qu'il appelle des *miserere*, ces tableaux de l'éternelle souffrance humaine (cf. par exemple "La fureur est tombée sur la ville écarlate"), tableaux qu'il exécute avec maestria. Oui, il y a quelque chose de baudelairien – filiation dont notre auteur se réclame – dans l'évocation des sables horribles du Désespoir qu'emblématise un poème comme "L'Effroi". Mais de vifs moments d'allégresse ici, ou un érotisme torride là, extirperont le lecteur de ces miasmes morbides... Comme si tendresse et cruauté se regardaient en chiens de faïence.

Parfois le poème se fera charade ou rébus ("Sur son rêve étendu le lac", "Sonnet ri-mant") assez proche peut-être d'un Nostradamus, quoique l'auteur se veuille davantage mallarméen. D'autres fois le poème suggérera la verve argotique et engagée d'un Jehan-Rictus ("Néolib", "La complainte de la cloche"). Ou encore il cousinera avec cette école fantaisiste d'avant-guerre (Tristan Derème, Léon Vérane, Francis Carco...) qui versifiait si joliment et ne lésinait pas sur l'humour. Cette diversité de tons, de formes et d'émotions qui caractérise *L'Homme qui voulait peindre des fresques* ravira les amateurs de belles lettres et de jeux de mots raffinés.

Michel Herland a donc fort heureusement plusieurs cordes à sa lyre, et s'il promeut cette variété bec & ongles, il revendique également "sans vergogne", dans un "Petit manifeste" intéressant qui ouvre son recueil, le droit ancien à la rime ; il en fait même en quelque sorte sa *marque de fabrique*. Mais c'est à mon sens, et à mon goût, quand il s'éloigne avec sûreté et avec élan de la facture classique – dont nos poètes français post-hugoliens ont, il faut bien l'admettre, saturé nos cahiers – qu'il se singularise le mieux et se montre le plus audacieux.

¹ Je pastiche ici André Breton qui parle de « *l'fracassable noyau de nuit* » de l'œuvre littéraire.

(Et j'affirme cela alors que le poème en alexandrins sur sa mère me touche beaucoup...)

Ainsi Orphée descendu de son Olympe un peu poussiéreux s'occupera-t-il du quotidien et de nous-mêmes ; car n'oublions pas qu'un poète est avant tout, comme disait Wordsworth, « *un homme qui parle aux hommes* » (« *What is a Poet? He is a man speaking to men* »). Herland nous raconte ainsi qu'à l'aéroport de Sydney (texte éponyme) il attend sa chère dulcinée ; la voici qui arrive en manteau de renard et nous avons tous les détails (utiles ou pas) comme chez Cendrars. Dans "Motomatique", il mobilise une quarantaine de vers pour narrer sa chevauchée fantastique en bécane avec l'une de ses amoureuses, rodéo que pimentent des flashes érotiques bien sentis. De même, dans "Crash test", quelque soixante-dix vers s'imposent à lui pour évoquer cet accident d'auto qui faillit lui coûter la vie. Ces poèmes longs et libres détonnent. J'aime quand Herland célèbre sans conventions la beauté féminine ("Le chant du crapaud-buffle", "Monday blues"). Quand il restitue un chronotope de sa façon la plus personnelle ("Grand-Rivière", "Berkeley Memories", "Nouméa Culpa"). Quand il crie haro sur les injustices ("Migrations"). Car c'est alors qu'il revivifie notre art verbal le plus primordial et que ses frasques deviennent des fresques atteignant à l'intemporel.

O. L.

Extraits de *L'homme qui voulait peindre des fresques*

Le chant du crapaud-buffle

Ô femme d'ébène
Arbre que soutiennent de solides racines
Fleur de ma passion
Dont la corolle gracieusement s'incline
À la douceur d'un soir
Que trouble quelquefois le chant du crapaud-buffle

Ô Négrresse d'amour
J'aime quand tu balances
Les rondeurs de tes hanches
Tu me laisses effleurer
Le creux de ton échine
Et je vais m'enivrer
Des senteurs de la Chine

Ô fille d'Afrique
Tes lèvres au sucre de corossol
Ta langue suave comme une mangue
Ta bouche rose de porcelaine

Tes seins deux cocos de mon jardin
Tes jambes de bambou
Et tes bras les lianes pour m'attacher
Ta croupe enfin soleil qui m'éblouit
La coupe des plaisirs, le palais des soupirs.

Berkeley Memories

Passe sur Telegraph un clochard divaguant
un serpent s'enroule sur les bras d'une fille
The Experience quartier général des Français
Ils y refont le monde en buvant du café
Ce monsieur lunetté un béret sur le chef
c'est Bertrand Tavernier qui vient montrer ses films
Des demoiselles en fleurs et des gaillards barbus
une jeunesse en short qui jonche la pelouse
Mon ami Malcolm enseigne le cinéma
et je suis amoureux de sa petite amie
Pendant qu'un Prix Nobel s'escrime au tableau
un étudiant au fond discrètement somnole
soirée bien arrosée il a trop fait la fête
La charmante qui vient d'entrer dans la BU
fait semblant d'ignorer les regards qui se braquent
Une régate dans la baie le vent est frais
le soleil brille mon bateau sera dernier
Pour aller à San Francisco je prends le BART
Arrivé là-bas je monte dans un tramway
Personne n'a reconnu monsieur Brando
j'ai aussi une moto mais pas de casquette
et mon copain motard a fait Polytechnique
Au bas de la ville on boit des *Irish coffees*
accoudés au comptoir d'un bar cosmopolite
Puis l'on se dérade vers une boîte à jazz
des musiciens géniaux et qui jouent sans ampli
Chez un bouquiniste chenu j'ai ma pratique
j'achète seulement de la science-fiction
Mais je cultive aussi la science économique
puisqu'il faut n'est-ce pas parfois gagner sa vie.